

MOMIE DE SANG

Je dédie ce livre à ce morceau de Haute-Provence, région si attachante qu'elle est pour moi un symbole de pureté, de lumière, de soleil, gorgée d'odeur de lavande et que j'aime autant que ma Drôme natale.

M.-A. R.

CHAPITRE PREMIER

Le printemps met des touches vertes partout et la dernière plaque de neige collée à l'ubac fond sous les chauds rayons d'avril. Là-haut, sur les alpages, dans leur retraite des cimes, les marmottes sortent de leur long sommeil hivernal et jouent en sifflant. La vallée mouillée par la forte rosée de la nuit se sèche lentement au soleil. Chaque brin d'herbe secrète une perle d'eau. Des barres rocheuses de calcaire blanc se découpent comme un fronton antique sur le ciel d'un bleu très pur, un bleu comme seul peut en donner un ciel de Haute-Provence. Des papillons volettent et dégourdissent leurs ailes chatoyantes alors que l'air embaume l'herbe fraîche et que de timides fleurs éclosent un peu partout, symbole du renouveau.

La route étroite serpente à mille mètres d'altitude et, par le col de Fontbelle, fait communiquer la vallée à celle des Duyes, plus riche, plus peuplée et plus fréquentée. Ici, c'est le désert de pierres, de rocailles, ces fameuses « robines » provençales, d'aspect noirâtres, dont la vue crève le paysage et l'enlaidit. Plus haut, les alpages de étirent jusqu'aux sommets encore enneigés leurs tapis d'herbe neuve.

En bas, en redescendant vers Saint-Geniez et Sisteron, la forêt domaniale se pare de ses beaux pins résineux. Mais vers Authon, le défilé de Malpa, encaissé, constitue un véritable coupe-gorge. Le lit du Vanson se fraie un passage entre des blocs de rocher. Torrent venu de Feissal et de sa clue, il traîne des eaux sales gonflées par la fonte des neiges.

Une R-6 blanche franchit le Malpas, tâche mouvante sur la route sinueuse. Les « robines » forment de longues saignées noirâtres, friables. Abordant la commune d'Authon, la Renault s'arrête soudain en pleine campagne, peu après le défilé. En vain chercherait-on une maison, une ferme, voire une simple grange ou une bergerie. Pas un seul toit de tuiles n'apparaît à l'horizon.

Isabelle descend de la voiture. Elle porte un pantalon foncé, dissimulant en partie ses bottes, et un gros pull au col roulé. Ses cheveux châtain tombent sur ses épaules. Ses yeux paraissent plus grands que d'habitude et elle a choisit un rouge à lèvres pâle. Mais, elle s'est maquillée sans excès, comme elle le fait tous les jours, peut-être seulement avec un peu plus de soin parce que c'est dimanche et qu'elle va voir Elias.

Elias...

Un garçon bizarre qui vit seul dans la montagne avec son troupeau. Il n'est pas de la ville et il n'est pas non plus un vrai paysan. Ses origines restent douteuses, incertaines. Ici, les gens du pays l'appellent « l'étranger » et ils le tiennent à l'écart.

C'est pourtant un beau garçon, au regard profond ensorceleur, au teint mat, aux cheveux noirs. Isabelle l'a rencontré quelques fois mais elle ne lui a jamais adressé la parole.

A cause des préjugés.

Elias est sauvage. Il fuit le monde. Il ne s'arrête jamais à Saint-Geniez quant il va à Sisteron à bord de sa vieille 2 CV toute brimbalante, à bout de souffle.

Que fait-il seul dans la montagne ? D'où vient-il ? On l'ignore. On sait seulement qu'il acheté Champ-Laure, une ferme abandonnée, à l'écart de la route.

Champ-Laure...

C'est un joli nom. Mais ça n'explique pas pourquoi Elias s'est retiré dans un coin aussi désert. Sans doute n'est il pas comme les autres...

Il n'a jamais rien demandé jamais à personne depuis qu'il s'est installé, voici plusieurs mois. On dit qu'il serait pied noir, qu'il viendrait d'Algérie. Certains murmurent même qu'il serait... égyptien !

Ce grand garçon mélancolique, rêveur, possède un charme secret, mystérieux, qui n'a pas échappé à Isabelle.

La jeune femme s'ennuie le dimanche. Elle pourrait aller à Sisteron. Mais à Sisteron aussi les jeunes s'ennuient. Alors Isabelle a décidé qu'elle deviendrait l'amie d'Elias. Comme ça, par bravade, parce que ça serait amusant. Sans doute joue-t-elle un jeu dangereux car la renommée de ce garçon n'est pas des meilleures.

Isabelle est la fille unique des Reynier de Saint-Geniez. Elle travaille comme secrétaire à Sisteron dans une petite entreprise de travaux publics. Tous les soirs elle rentre chez ses parents comme une fille bien sage et sans histoire. Elle a vingt-quatre ans, du plomb dans la tête, et chacun connaît son obstination quand elle a décidé quelque chose.

Mais, en ce dimanche d'avril, elle n'a naturellement dit à personne qu'elle espérait rencontrer Elias sur les pentes de Durmeyouse.

Elle grimpe lentement, rythmant sa respiration sur sa marche. Bonne montagnarde, elle s'est aguerrie déjà toute gamine. Bien qu'elle travaille désormais en ville, cela ne la dérange pas de garder le troupeau familial. Et elle comprend le patois mais ne le parle pas, volontairement.

Elle s'arrête, reprend son souffle, se retourne. Elle aperçoit sa R-6 sur la route et la trouve toute petite, comme une fourmi blanche perdue dans la nature. La crête de Durmeyouse galonnée de neige forme une barre sur l'horizon bleu. Là-haut, il y a des edelweiss quand vient la saison. La neige fondra très vite maintenant. Alors les moutons iront paître jusqu'au sommet...

La rosée mouille les bottes d'Isabelle. Qu'importe. Une question lui vient pourtant tout naturellement aux lèvres : comment va-t-elle expliquer sa présence ici ?

Oh ! Elle ne manque pas d'imagination. Elle trouvera. Elias est sûrement dans le secteur. Il n'échappe pas à l'appel de la montagne surtout qu'il est bon berger. Tous les jours, quel que soit le temps, il fait paître ses bêtes pour qu'elles deviennent grasses et fortes.

— Té ! Té ! Têi !

— Ouah ! ouah !

— Têi !

Le chien a senti « l'étrangère ». Il n'aboie pas aux brebis mais à la fille, à l'intruse. Dressé sur ses pattes, le poil hérissé, il jappe en montrant des dents. Il est gris, frisé, et a des yeux presque bleus. Il possède la panse tendue d'un animal bien nourri. Il n'a rien de famélique. Mais certains chiens de berger sont méchants...

Isabelle remarque alors Elias qui débouche de derrière le gros rocher.

Immédiatement, celui-ci fronce les sourcils, esquisse un geste de mauvaise humeur d'ailleurs vite réprimé. Il n'aime pas les visites et n'a pas l'habitude que quelqu'un le dérange.

Surtout une femme !

Il n'apprécie pas la compagnie. Sinon pourquoi aurait-il choisi de vivre en solitaire ? Or, quand on recherche la solitude, c'est que quelque chose ne tourne pas rond dans la tête. C'est antisocial, comme on dit !

— Frisé !

À la voix de son maître, le chien jappe moins fort mais reste menaçant. Il faut une seconde intervention pour le calmer.

— Frisé ! Va te coucher !

La bête obéit enfin. Elle fait demi-tour, revient vers Elias la queue entre les jambes, le dos rond, l'oreille basse, tout en grondant sourdement. Puis il se pelotonne près du rocher, la langue pendante, les flancs battants.

Elias connaît tout de même les rudiments de la politesse. Contrairement aux prévisions d'Isabelle, il se montre affable le premier moment de surprise passé. Sa voix possède un léger accent étranger, vaguement oriental. Il paraît la trentaine, pas plus.

Dans un dernier effort, la jeune femme parvient auprès du garçon. La pente raide l'oblige à s'arc-bouter. Elle se penche légèrement en avant pour rétablir l'équilibre. Comme elle est en dessous d'Elias, elle est obligée de lever les yeux pour lui parler. Occupant une position avantageuse, il contemple la visiteuse avec indulgence et curiosité. Il porte de gros brodequins, une veste et un pantalon de velours marron. Une casquette à carreaux coiffe sa tête.

En tout cas il n'a pas peur. Il ne manifeste aucune inquiétude. Appuyé sur un bâton ferré, il élargit les coudes, pose son menton sur son avant bras. Ses prunelles distillent comme un fluide.

Isabelle tressaille, comme si elle ressentait un étrange malaise. Ce regard posé sur elle avec insistance la gêne. Son ambition décroît au fil des minutes.

— Vous vous êtes perdue ? ironise Elias.

Il ne voit pas la R 6 de l'endroit où il se trouve mais il a probablement entendu le moteur.

Isabelle est contente que le garçon farouche n'ait pas fui à son approche comme elle le craignait. Il a été pris de court et n'a pas eu le temps de réfléchir à ce qu'il ferait.

— Non, je me promène... C'est haut, chez vous !

Elle lance un coup d'œil au panorama. Ca vaut la peine. De la « nèble »¹ emmitoufle certains sommets ou se traîne à mi-pente. Le ciel reste d'un bleu profond.

— La pluie est terminée, dit Elias, tendant son bâton vers les nappes de brume. Le beau temps arrive.

Isabelle hoche la tête, dévie la conversation vers quelque chose de plus précis :

— Vous me connaissez peut-être. Je suis Isabelle Reynier. J'habite Saint-Geniez.

— Je sais...

— Ah, oui ? Pourtant, vous ne venez jamais au village !

— Je vous ai vue plusieurs fois sur le pas de votre porte quand je passe pour aller à Sisteron. Vous habitez bien sur la place ?

— En effet.

Isabelle constate son esprit d'observation. Au fond, elle n'est pas fâchée de se mesurer avec quelqu'un de cultivé. Cela ne lui fait pas peur. Tout le monde, ici, prend Elias pour un idiot parce qu'il vit seul.

Elle voudrait se montrer plus indiscrete. Toutefois, il lui faut d'abord gagner la confiance du jeune homme.

Elle le regarde mieux. De près, il est encore plus beau. Mais comme il a le teint bronzé ! C'est vrai qu'il ressemble à un égyptien. Il possède sans doute du sang arabe dans les veines.

Elle n'ose pas le lui demander. Cela viendra plus tard. Pour le moment, elle s'attarde sur les moutons. Un agneau bêle et cherche la mère. Quant il l'a trouvée il s'arrête et se met à têter.

Les bêtes ont maintenant une belle toison, passé l'hiver. Elle dit, sans se tromper :

— Des pré-alpes, n'est ce pas ?

— Oui, confirme Elias. Quand je suis venu pour acheter ici, on m'a conseillé les pré-alpes plutôt que les métisses, moins fragile et plus résistantes au froid, mais aussi plus tardives. Et puis dans le coin, c'est une habitude paraît-il. On fait surtout des pré-alpes.

Il paraît subitement ravi de discuter avec quelqu'un qui s'y connaît. Il aurait cru cette fille du genre sophistiquée et il lui découvre une âme de paysanne.

— Combien avez-vous de brebis ?

— Une soixantaine.

— C'est peu... Vous pouvez vivre avec ça ?

Il hausse les épaules :

— Je ne suis pas difficile et pourvu que j'assure ma subsistance, cela me suffit amplement. Plus on gagne d'argent, plus on en dépense et plus on se crée de besoins ! C'est un cercle vicieux dans lequel je ne voudrais pas tomber. Je me plais comme ça...

Une question brûle les lèvres d'Isabelle. Elle voudrait bien savoir pourquoi Elias a acheté Champ-Laure et pourquoi il ne mène pas une existence comme tous les garçons de son âge ? Mais elle se retient et remet sa question à plus tard.

Il ne faut pas brusquer cet homme extrêmement susceptible. Aussi pense-t-elle que ce premier contact a été bon et qu'il ne convient pas de le prolonger sous peine de voir ses efforts réduits à néant.

— Eh bien, je vais vous laisser. Je suis contente de vous avoir vu.

Elias montre qu'il n'est pas dupe. Il glisse :

— Vous êtes venus exprès pour moi ?

— Non, répond-elle un peu rougissante. Mais j'espérais vous rencontrer, c'est tout.

— Au moins, vous êtes franche ! Aussi je vous donne un conseil : laissez-moi tranquille. Il vaut mieux que vous ne reveniez jamais par ici. Vous pourriez le regretter.

— Le regretter ? Et pourquoi donc ?

¹ Brouillard, en patois provençal.

Elias se rend compte qu'il a trop parlé Il fait marche arrière et lance, sans conviction :

— Hum... parce que la région n'est pas sûre pour une jeune femme seule...

Isabelle s'éloigne à reculons, à pas mesurés. Elle éclate de rire :

— Seriez-vous donc le Grand Méchant Loup ?

— Ne plaisantez pas ! Proteste-t-il avec une grimace. J'espère simplement que vous suivrez mes conseils.

— C'est ça, Elias... Allez, au revoir et à un de ces jours, hein ?

Isabelle dévale maintenant la pente. Elle court et l'air frais fouette son visage. La rosée voltige en perles de cristal. Elle entend derrière elle Frisé qui aboie. Quand elle se retourne, hors d'haleine, Elias et son troupeau ont disparu. Alors elle redescend lentement vers la route.

Une question dérangeante se fait alors jour dans son esprit : pourquoi le jeune homme lui a-t-il dit qu'elle pourrait regretter de revenir vers Champ-Laure ?

Obstinée, Isabelle décide de récidiver le dimanche après-midi suivant.

Il fait moins beau que la semaine précédente. Le temps s'est refroidi. Une petite pluie fine, tenace, tombe depuis deux jours et se transforme en neige à deux mille mètres.

Une éclaircie finit par émailler la journée. Un carré de ciel bleu se traîne à travers des nuages bas et même un rayon de soleil filtre. Une humidité pénétrante émane de la montagne mouillée pendant que des cascades folles bondissent dans les « robines ».

Isabelle quitte la route parfaitement goudronnée et bifurque dans un chemin de traverse, caillouteux. Elle sait parfaitement où elle va : à l'aide de jumelles, elle a repéré Elias sur les pentes de Lurmeyouse.

Il garde, là-haut, avec Frisé son compagnon de solitude. Il a revêtu une longue cape et de loin ressemble à une immense chauve-souris quand il écarte les bras. Ce qui signifie qu'il ne doit y avoir personne chez lui...

C'est pour cette raison qu'Isabelle a choisi ce moment. Elle a mûrement réfléchi son geste car celui-ci risque d'avoir de graves conséquences. Après tout, si elle se fait prendre, ce sera ni plus ni moins qu'une violation de domicile et Elias pourra porter plainte contre elle...

Mais un désir frénétique pousse la jeune femme. Elle veut en savoir plus sur Elias, des choses qu'elle ne peut évidemment pas apprendre en l'interrogeant. Il lui semble impossible qu'un garçon comme lui ne cache pas un secret. Or, si secret il y a, il ne peut être qu'à Champ Laure.

Le chemin s'éloigne nettement de la route, vire, et plonge dans une gorge étroite où coule un torrent. Des cailloux volent sous les pneus de la voiture. Les amortisseurs souffrent. La pente se raidit et à un détour, Champ-Laure apparaît enfin, collé à la montagne, avec sa rangée de grands peupliers.

Isabelle s'arrête. Elle fixe la rude montée chaotique, bourrée d'ornières. Il faudrait une jeep ! Déjà, que c'est un casse pipe pour une 2 CV... !

Elle gare sa Renault. De toute façon, il ne passe jamais personne sur ce chemin, toutes les fermes des alentours étant abandonnées.

Isabelle enfle un imperméable sur sa jupe aux tissus imprimé. Un pull moule son torse et elle a gardé les bottes de dimanche dernier. Un turban enserre ses cheveux.

Le chemin est défoncé, abominable. Ses amortisseurs n'auraient pas résisté. Aussi elle ne regrette pas sa sage décision de poursuivre à pied même si ses pieds n'évitent pas toujours les cloaques car des trous d'eau boueuse stagnent un peu partout.

La pente est dure. Isabelle s'arrête plusieurs fois, reprend haleine. Elle imagine tout un scénario dans sa tête et elle espère que rien ne clochera, que tout se déroulera comme prévu.

L'autre jour, Elias a produit sur elle une terrible impression. Toute la semaine, elle a pensé à lui et au moment où elle le reverrait. Ce garçon est entré dans sa vie. Elle ne se débarrasse pas de son image. Qu'importe qu'il soit arabe ! Il est beau et cette aura qu'il dégage inconsciemment prouve qu'il n'est pas comme les autres garçons. Ses yeux brillants trahissent un mystère. Sans sa peau fortement basanée, il passerait pour un européen !

La jeune femme a décidé qu'elle ferait son enquête toute seule. C'est donc d'un pas convaincu qu'elle s'avance vers Champ-Laure, qu'elle atteint enfin la barrière de peupliers.

Champ Laure...

Une vieille bâtisse. Une maison d'habitation principale et de nombreuses dépendances tout autour. En somme une ferme comme tant d'autres.

Au pied des peupliers, une fontaine jaillit en murmurant dans une sorte d'auge en bois. Le filet est gros comme le pouce. À cette époque de l'année, le débit devrait être comme le bras. Seulement l'eau se perd quelque part...

Isabelle s'approche de la maison, le cœur battant. Frisé doit être le seul, sinon un autre chien de garde aurait déjà aboyé.

Derrière se profile Durmeyouse et ses pentes herbeuse. Sur l'autre face, la vue s'arrête à la gorge conduisant sur la route. C'est une ferme cachée, solitaire, engourdie par le silence de la montagne.

La fille Reynier sait qu'elle devra avoir quitté les lieux avant la nuit, avant le retour d'Elias. Les vantaux de la bergerie, grands ouverts, laissent filtrer une odeur de fumier. Une vieille brouette se pourrit dans la cour. Une poule caquette, invisible.

Au rez-de-chaussée, la porte est tout de même fermée à clé. Isabelle essaie de l'ouvrir, mais en vain. Puis elle repère une fenêtre aux vitres crasseuses.

Elle glisse un œil par le carreau. Elle aperçoit de vieux meubles rangés le long des murs et une horloge. Elle remarque aussi l'absence d'électricité : aucun fil ne relie Champ-Laure au réseau EDF !

La jeune femme écoute longuement. Vraiment, il n'y a personne. Alors, elle applique à la lettre son scénario. Elle saisit un caillou, casse l'un des carreaux de la fenêtre. Le bruit lui paraît gigantesque, démesuré, en tout cas hors de proportion.

Elle se mord les lèvres. Son cœur s'accélère puis comme tout reste silencieux, elle introduit sa main par la vitre cassée en prenant la précaution de ne pas se couper. Elle atteint l'espagnolette, la tourne doucement malgré la position inconfortable. Elle a suivi des scènes dans ce genre à la télé et elle comprend que ça marche.

Elle relève sa jupe, enjambe la fenêtre, s'introduit dans la cuisine avec des faux airs de voleuse. Si Elias survenait, elle serait bien embêtée ! Que lui dirait-elle ?

Peut être qu'il se fâcherait, qui sait, qu'il la giflerait. Tant qu'il est là haut dans la montagne, elle ne risque rien. Mais quand il verra le carreau cassé, fera-t-il le rapprochement avec Isabelle ? Sûrement pas... Pourquoi la soupçonnerait-il ?

D'ailleurs, elle ne veut rien voler. Elle compte seulement trouver quelque chose qui lui permettra de percer le secret d'Elias. Elle sait qu'elle n'a pas le droit de violer ainsi le domicile des gens, que son acte est répréhensible, mais c'est plus fort qu'elle.

Le jour pénètre avec parcimonie dans la cuisine. Il n'y a qu'une seule pièce, immense, avec un glaciis fendillé. L'horloge fait entendre son tic-tac monotone. Une grosse armoire vermoulue occupe un angle et près de la fenêtre il y a un évier en ciment sur lequel est posé un arrosoir plein d'eau.

La table est longue, lourde, en bois de hêtre. Les chaises sont empaillées. Un balai traîne quelque part et il semble qu'Elias fasse le ménage assez souvent, qu'il n'apprécie pas la saleté.

Au fond, un rideau en coton sépare la cuisine de la chambre. Il n'y a qu'un seul lit déjà fait et une table de nuit en noyer supporte un vieux réveil.

Isabelle ouvre le tiroir de la table, trouve des cigarettes et un tube d'aspirine. La vieille armoire est fermée à clé. C'est peut être là qu'Elias enferme ses secrets...

Mais quels secrets ?

La jeune femme ne veut pas pour autant forcer la serrure. Elle se dit que de s'être ainsi introduite dans la maison, c'est déjà beaucoup. Il ne faut pas exagérer ! Une visite de la penderie, dans la chambre, ne donne aucun résultat. Il y a des vieux vêtements. Beaucoup trop pour un seul homme. Ce détail étonne un peu Isabelle mais ne la trouble pas. Après tout, peut être qu'Elias aimé juste se changer souvent...

Par quel miracle son regard se glisse-t-il alors sous la table ? Un hasard, sans doute... En tout cas elle remarque tout de suite la présence d'une trappe cadénassée.

C'est ce qui va la perdre. Mais comment pourrait-elle se douter à ce moment-là que le «Grand méchant loup», pour employer sa propre expression, se terre justement dans cette cachette ?

Elle a remarqué une clé dans le tiroir de la table de nuit. Elle se précipite, la prend, revient dans la cuisine et s'agenouille sur le glaciis, sous la table. La clé s'adapte parfaitement au cadenas.

Alors, Isabelle tire la table sur le côté pour dégager la trappe. Elle en ouvre le battant avec émotion. Elle ne voit qu'un grand trou noir par où s'échappe une forte odeur de renfermé ainsi qu'un effluve dont elle ne décèle pas l'origine. Cela sent un peu l'encens, ou quelque chose d'analogue.

Isabelle hésite. De toute façon, elle est trop avancée dans son entreprise pour reculer maintenant. Elle doit aller jusqu'au bout et elle est fermement décidée à descendre dans cette cave.

Elle imagine le lieu. Un vrai capharnaüm, là où Elias a dû entasser ses souvenirs...

Elle avise une lampe à pétrole posé sur un guéridon. Elle l'allume, règle la flamme. Puis elle approche la lampe de la trappe. En vain essaie-t-elle d'éclairer le fond de la cave. Elle aperçoit bien les pieds de l'échelle qui descend jusqu'en bas mais ça s'arrête là. L'angle ne lui permet pas une meilleure vision, même en se penchant. Des bouffées d'obscurité montent vers elle.

La jeune femme redouble de courage. Il lui en faut pour descendre les échelons et la lampe tremble entre ses doigts.

À mesure qu'elle s'enfonce sous la terre, les ténèbres semblent s'épaissir malgré la lumière. L'odeur d'encens devient plus pénétrante, agressive.

Elle parvient enfin en bas, sur un sol de terre battue. Elle lance un regard un peu apeuré vers la trappe qui dessine un carré plus clair au dessus de sa tête. Puis elle entreprend d'explorer la cave.

Celle-ci occupe une surface comparable à celle du rez-de-chaussée de la maison. Elle est donc immense ! La lampe à pétrole ne suffit pas débusquer de l'ombre tous les murs et certains recoins restent dans une nuit profonde.

L'encens...

Il irrite les narines. Des herbes mystérieuses brûlent et se consomment quelque part... Mais pourquoi ?

Isabelle bute soudain contre un obstacle... Et découvre un sarcophage ! Oui, un sarcophage ! Rien à voir avec un vulgaire cercueil ordinaire ! Elle l'observe avec stupéfaction et inquiétude mais fait vite le rapprochement avec Elias : et si celui-ci était en fin de compte réellement égyptien ?

Le souffle court, la jeune femme se penche, s'attendant à découvrir une affreuse créature par l'ouverture qui se découpe sur le dessus du couvercle fermé, quelque chose qui ressemblerait à une momie, par exemple. Or, le sarcophage s'avère vide...

Subitement en sueur, écœurée par le parfum persistant, Isabelle décide pourtant de s'avancer davantage dans les profondeurs sombres, sa lampe reculant avec peine les limites des ténèbres. Mais soudain, elle pousse un cri démentiel, un long hurlement d'épouvante. Sous le choc, elle laisse s'échapper la lampe qui tombe à terre, se brise. La mèche s'éteint.

La nuit se referme, devient atroce. Isabelle veut faire demi-tour mais quelque chose soudain l'en empêche.

Ou plutôt quelqu'un !

Des doigts l'agrippent, l'attirent. Elle crie encore. Mais qui peut l'entendre ? Elias est loin dans la montagne !

Il n'y a personne pour l'aider et elle se découvre prise à son propre piège. Des bras hideux l'enserrent, l'étouffent, tandis qu'un souffle étrange balaie sa nuque...